

Le poids des âmes

Pour Marie

1

Hubert était heureux d'être français.

Il portait le prénom d'un ancêtre, mort au siège de Saint Jean d'Acre, qui s'était répété dans la famille avec un compagnon de Jeanne d'Arc, un chanoine à la cathédrale de Chartres, un marin de la Boudeuse, un lieutenant de Charrette, un peintre impressionniste, un explorateur et puis un notaire.

Il n'avait aucune passion pour les objets. A part les livres. Il chérissait la peinture, les arts, la sculpture. Sans posséder un œil d'expert, il savait reconnaître un talent. Il aimait scruter le mobilier, les arts décoratifs, les arts graphiques. Chiner dans les brocantes, courir les musées. Ce plaisir

n'était pas un culte. Pas un manifeste. Non. Une forme de récréation. Rien d'autre. Hubert avait reçu l'éducation stoïque d'un vieux romain. Son père lui avait enseigné l'histoire et la politique. C'étaient ses seules passions. Elles avaient guidé sa vie.

Savait-il tenir un crayon ? Non, pas même enfant quand il coloriait ses rêves sur de grands cahiers à spirales. Simple question de cadence. Ses idées marchaient trop vite. Elles bousculaient la mécanique de sa main. Aucun don manuel, pas plus pour la musique. Ses doigts se refusaient à obéir devant un instrument. Pas doué pour manier un outil, à part la fourchette. Le travail manuel le crispait. Hubert admirait les artisans. Leur patience. Les ouvriers. Leur force. Quand ses pensées s'envolaient, sa main retardait son esprit, il se sentait idiot. Impossible de combattre cet état. Une faiblesse, une blessure qu'il avait transformée en vanité au fil des ans. C'était sûrement la raison profonde de son goût pour la lecture.

Au début de ses études, il avait songé à une carrière politique. L'incurie des idées, la pauvreté des projets, l'avaient détourné de cette ambition. Par-dessus tout, le cynisme et l'esprit partisan lui

faisaient défaut. Comment faire un discours sans prononcer un mot sincère ? Les auteurs antiques, les chroniques médiévales, la voix aimée de sa grand'mère, si grave et si douce, l'avaient fait pencher vers l'Histoire. Sa grand'mère surtout, et ses récits de la Grande Guerre. Elle avait 18 ans au moment du drame de Sarajevo. Avec la figure de l'oncle Léon, elle peuplait son enfance de ses témoignages. Ses quatre frères dans les tranchées, la douleur de ses parents, la mort de son fiancé ; Hubert avait longtemps étudié la Grande Guerre comme une affaire de famille.

2

A la Sorbonne, pendant toutes ces années, il avait enseigné l'Histoire Politique. Préférant mener sa vie à l'écart, pour se protéger de la solennité des lieux et des chahuts d'étudiants, autant que de l'agitation du quartier. Un moine en plein quartier Latin. Il s'était réfugié dans la solitude, à cause de ce besoin permanent de méditer, de lire, de fouiller ses connaissances. Mais aussi une crainte certaine en ses capacités. La peur de mal faire, de répondre à côté, de ne pas se sentir au niveau des attentes. Pour conjurer l'angoisse de décevoir, il travaillait beaucoup. Inlassablement, la politique le passionnait. Pas un jour sans lire les journaux spécialisés. Il avait grand besoin de décrypter chaque information, pour analyser tous les débats. En filigrane, il étudiait les polémiques houleuses de la Grande Guerre.

Parfois, il s'aventurait sur les bords de la Seine. Envie de feuilleter de vieux ouvrages dans

les étals des bouquinistes. Il flânait vers le quai des Orfèvres, admirant la flèche anachronique de la Sainte Chapelle. Ici battait le cœur de Paris, tout vibrant des échos de Villon. La fontaine Saint Michel. L'épée de l'archange le renvoyait à une autre allégorie. Arpentant les pavés de la Cité, il ne manquait jamais d'aller contempler Notre-Dame et sa façade. En vain, notre ami guettait-il l'ombre d'un Quasimodo. Un détail accaparait ses yeux cependant. Au milieu du tympan, sous le Christ en majesté, un ange tenait une balance. Il pesait les âmes. Dans le fléau le plus léger, un pécheur était déjà dans les griffes du diable. Dans l'autre, le plus lourd, un juste était en prière, les mains jointes. Mais qui faisait pencher la balance ?

3

Sa grand'mère était née en Bretagne. Un goût certain pour la nature et pour la poésie. Très jeune, elle avait quitté le village de ses parents. Bonne élève, travail rigoureux, elle avait choisi de devenir institutrice, pour enseigner chez les sœurs, à Nantes. Là, elle connut son grand-père, jeune et brillant officier du génie, qui s'intéressait à l'astronomie. Croix de guerre à Verdun. Deux citations du Général Marchand, le commandant de la mission Congo-Nil. Son grand-père était un héros anonyme et silencieux. Quatre ans de sa jeunesse dans les tranchées. Il n'en parlait jamais. Une allure folle. Moustache délicate et lunettes dorés. Un intellectuel en uniforme.

La jeune femme était habitée par la langue française. Elle vivait pour la faire aimer à ses élèves. Il se souvenait de sa voix grave quand elle lui parlait. Il était alors un jeune enfant, mais avait conscience de son génie verbale. De son ascendance bretonne, elle conservait une gouaille toute paysanne, une ironie cinglante, portée par

une façon de mâcher les mots pour y imprimer plus de force. Mais quand elle voulait donner de la profondeur à ses paroles, on entendait alors un français élégant, aisé, limpide, une langue que Bossuet n'eût pas reniée.

Elle enseigna au collège, puis au Lycée. Ses élèves admiraient son talent. Elle insista pour inscrire le meilleur au concours général. Leçons, exercices et persévérances. Bien que travaillant moins qu'elle, son lauréat fut reçu premier. Elle fut heureuse. Plus radieuse que son lycéen. Le plus beau jour de sa vie. Pas une consécration, pas de fierté ou d'orgueil, mais le sentiment du devoir accompli, la joie de transmettre sa passion pour notre langue, sa raison de vivre. Elle disait que la grammaire était comme une vieille dame, qu'on oubliait trop souvent, mais qui méritait toujours une visite.

La Sorbonne était un vrai labyrinthe. Pour l'esprit, d'abord. Mais aussi pour les jambes. Hubert n'y avait trouvé qu'un seul ami, Hochart, vieux barbu païen, et spécialiste des civilisations précolombiennes. Il ne portait jamais que deux costumes, en velours côtelé, aile de corbeau et terre de Sienne. Sa pipe démodée semait dans son sillage des rêves de marins, des effluences de bistrot. Son intelligence était si vaste qu'il avait du mal à s'y retrouver. Ce doux bavard soignait une immense érudition que lui seul paraissait ignorer. Parfois il l'entraînait boire dans une brasserie du quartier. Hubert le suivait avec joie. Sa conversation n'était jamais vaine.

La vie d'Hubert se partageait entre ses cours, ses livres et ses promenades. Il était attiré vers la Seine comme par un aimant. Joli mot dérivé du grec ancien *adamas*, qui signifie « fer très dur », apparenté à l'adjectif *amadastos*, qu'on traduit par « indomptable ». La langue française est une merveille. Elle nous fait croire

que le mot « aimant », qui symbolise la force d'attraction, vient du verbe *aimer*, alors qu'il est issu d'un mot proche de l'indomptable. Oui, c'était une force indomptable qui le conduisait à venir admirer le tympan de Notre-Dame.

Cet ange qui portait la balance. Il était beau. Deux grandes ailes se déployaient dans son dos. De sa main droite, il écartait les plis de sa robe. De son autre main, il tenait l'instrument. A sa droite, des rois, des reines : l'assemblée des *Justes*. A sa gauche, Lucifer, accroché à la balance, aidé par d'autres diables pour enchaîner les pécheurs, et les conduire vers la damnation. Le visage de l'ange ne souriait pas comme celui de Reims. Au-dessus, le Christ assis sur son trône en majesté, les pieds posés sur une ville aux rives ondoyantes. Au-dessous, les morts se levant des tombeaux à l'appel du Jugement Dernier. Il était dans la contemplation de ce chef-d'œuvre quand une voix s'éleva dans son dos :

- Qui fait pencher la balance ?